

Janine Massard

L'Héritage
allemand

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES,
PAR LE SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE.

L'AUTEUR REMERCIE DE SON SOUTIEN
PRO HELVETIA, FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE

« L'HÉRITAGE ALLEMAND »,
DEUX CENT VINGT-DEUXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION D'HUGUETTE PFANDER,
MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DANIÉLA SPRING ET JULIE WEIDMANN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : « MAMMATUS », PHOTOGRAPHIE DE DEAN GILL,
PHOTOGRAPHIE EXTRAITE DE L'OUVRAGE DE NICOLAS GASCARD,
« AU CŒUR DES ORAGES »,
ISBN 2-88419-072-4
SAINTE-CROIX : PRESSES DU BELVÉDÈRE, 2006
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK
UNE ENTREPRISE DU GROUPE CPI
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 978-2-88241-224-9
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2008 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

*C'est ce qui échappe aux mots que
les mots doivent dire.*

NATHALIE SARRAUTE

SANS les événements qui se sont succédé une bonne vingtaine d'années après son trépas, Heinrich Honorius aurait erré dans les consciences des vivants puis serait tombé en déshérence, à l'extinction de sa descendance.

Né en 1916, dans un village près de Stuttgart où le nazisme s'était propagé plus rapidement que le doryphore, il avait été aspiré dès sa quinzième année par la *Hitlerjugend* et, moins d'une décennie plus tard, avait rejoint la SS, dont la graphie allait devenir célèbre par ses dérèglements.

Ach! disaient ceux qui se bouchaient les oreilles à l'évocation de la faute collective, ça c'est *Greuelmärchen und so weiter*, histoires cruelles inventées, pires que celles des Grimm.

Heinrich Honorius, que ses familiers, sans être capables d'en retracer l'origine, avaient pris l'habitude de désigner par les deux initiales de ses prénoms, était devenu l'oncle par alliance de Léa

Boex – contrainte de s'introduire maintenant dans la narration, dès lors qu'elle s'est mise en tête de retracer l'évolution de cette branche allemande greffée sur sa vie et qui rebondira de manière inattendue sur la voie qu'elle s'était jusque-là tracée. Même si elle ne l'avait rencontré que quatre ou cinq fois pendant les premières années de son mariage, elle ignorait tout de lui sauf que, diplômé de comptable en poche, il était entré dans la SS, avait, comme *Unterscharführer* puis *Scharführer*, guerroyé sur le Front de l'Est, en Ukraine, jusque vers la fin de 1943, gelé sur un poteau et redouté les orgues de Staline. Blessé au cours d'un combat, il avait perdu un œil et sa jambe droite était demeurée raide. Après cela, il avait été affecté à des postes moins exposés. De la guerre, le revenant n'avait rien à en dire, sinon qu'il n'avait été qu'un *tout petit bras de la grosse machine* et s'était senti abandonné et trompé après la capitulation.

Léa, née en Suisse au début du conflit, avait dès les premiers contacts apprécié la discrétion de cet oncle : elle contrastait avec la posture ostentatoire des hommes de la génération de son père, qui, dans les trains ou autour d'un verre de blanc, tenaient des discours de non-guerroyants face à leur (im) mobilisation, sûrs de leur bravoure et de la peur infligée aux Allemands, sans se douter que des oligarques aux mains fines leur jouaient une autre pièce dans le dos. La bataille à leur portée avait consisté à rouler le juteux suisse allemand à l'heure de l'appel, comme ces trois lascars placés l'un à côté de l'autre et qui, jour après jour, faisaient entendre

des: Loup – Mange – Viande, jolie trouvaille de troufion en goguette prononcée à l'heure où d'autres gelaient, se prenaient de la poudre à fusil dans le buffet ou, atteints de dysenterie, se demandaient s'ils n'allaient pas être contraints de s'absenter du monde plus vite que prévu.

Heinrich Honorius vivait en Allemagne. Lors de la débâcle, il avait été fait prisonnier par les Français, avait eu droit, à son retour de guerre, à une procédure de dénazification, qui avait pris la forme d'une mise à l'écart de la société. Pour survivre, il avait confectionné, dans une chambrette mise à sa disposition par son père, des poupées en chiffon. Cette exclusion avait duré quatre ans peut-être, après quoi, redevenu fréquentable, il avait été autorisé à participer au miracle économique de la reconstruction et de l'efficacité. Il avait alors pris un emploi de comptable, sa vraie profession, et, au début des années cinquante, s'était marié, avait eu un fils et s'était acheté une Coccinelle.

Pour Heide, sa sœur, devenue l'épouse d'un Suisse dans les derniers mois de 1935, il n'avait jamais rien fait de mal pendant la guerre, elle en aurait donné sa tête à couper. Ce frère si bon garçon n'avait pu tuer. Bien sûr qu'il avait fait la guerre, mais à la guerre comme à la guerre, et puis, vu sa courtoisie et son amabilité, il avait dû se retrouver boulanger, un confectionneur de *Kommißbrot*, le pain des armées – tel qu'elle le connaissait, il avait sûrement pris le temps de préparer de la brioche pour adoucir la rude tâche des soldats, mais peut-être avait-il été brancardier, ce rôle lui aurait bien

convenu, d'ailleurs elle l'avait souvent imaginé cherchant des blessés sous le feu nourri de l'ennemi, les soignant ensuite, les bichonnant, leur servant des infusions de tilleul. *Wie lieblich war der Lindenduft*, elle citait avec plaisir ce poème de Friedrich Rückert que sa mémoire avait gardé pour mieux se souvenir, disait-elle, des senteurs qui avaient accompagné son enfance au printemps. Il ne fallait pas croire tout ce que l'on racontait sur les Allemands maintenant qu'ils étaient vaincus. Un homme bon reste un homme bon, au nom de l'exception, amen !

Pourtant, une rumeur circulait dans la famille, un de ces non-dits dont raffolent les sociétés judéo-chrétiennes : peu après son admission dans la *Hitlerjugend*, le fils aurait reproché à sa mère, sur un ton inacceptable pour elle, son manque d'enthousiasme pour la cause nazie, lequel, traduit en langage de l'époque, se serait, de rapportages en rapports accusateurs, terminé pour elle en expédition punitive. Kunigunde Sidonia, dite Mutter, était une femme énergique, qui ne se laissait intimider par personne. Malgré l'admiration qu'elle vouait à ce garçon débrouillard, elle lui avait dit haut et fort que le bonhomme Hitler, avec ses escouades en chemises brunes, était plutôt grotesque et que, à voir ces zozos en tenue de carnaval à longueur d'année, il y avait de quoi tirer pareillement une tête de carême ! Elle détestait cette façon qu'il avait de crisper son visage avant de laisser éclater des boniments d'hystérique. Qu'il haït les Français à cause du Traité de Versailles, elle

le comprenait, on n'humiliait pas un grand peuple de la sorte, mais les Juifs étaient allemands comme eux et n'étaient pour rien dans la défaite comme on voulait le leur faire gober. Pourquoi douter de leur patriotisme sous prétexte qu'ils étaient liés au communisme ? Schneider était leur nom, des Juifs portaient le même patronyme qu'eux, protestants pourtant : y avait-il eu jadis, dans la lignée de la transmission, des conversions pour échapper à la misère, aux discriminations, aux pogroms ? Elle n'en savait rien et ça lui était égal, juifs et protestants se retrouvaient dans l'Ancien Testament. Dans le climat de haine craché par l'air du temps, elle voyait flotter une écume de fiel qui l'indisposait.

Chez Hitler, tout l'insupportait : sa voix de gorge, son accent, il tordait les mots, maltraitait la syntaxe, comment avoir l'esprit droit avec ça ? Elle était étonnée, sidérée même, chaque fois qu'elle constatait l'enthousiasme manifesté par la foule aux bavarderies de cet homme plutôt laid à son goût, et ses mots frappaient en séduisant aussi bien les joueurs de cartes que ceux qui aimaient que chante la langue pour porter loin la voix des poètes. Lui revenait alors en mémoire la vieille légende du joueur de flûte de Hameln, sauf que les gamins ignorants et crédules de jadis étaient remplacés par des adultes cultivés. Et, tandis que sa colère était retombée en préparant le *Weihnachtsstollen* pour Noël de l'année 1934 – sans imaginer que c'était le dernier qu'elle malaxerait en Allemagne –, elle s'était demandé pourquoi les idées prônées par le *Wandervogel* ne semblaient plus avoir cours, c'était

bucolique, pacifique, plus sympathique en tout cas que des vociférations de rue. J'ai dit.

Kunigunde était une maîtresse femme qui déversait ses discours sans supporter l'interruption. Elle s'était mariée tardivement, avait mis au monde ses enfants en fin de trentaine. Méfiante, rusée, instruite, elle n'avait peur de rien ni de personne. Et Thaddäus, son mari, pour l'éducation s'en remettait à elle. Il ne se mêlait pas de politique et le faisait savoir autour de lui. Par son bureau d'export-import, il avait fourni à gauche et à droite. En revanche, il avait toujours détesté les communistes parce qu'on ne pouvait pas faire d'affaires avec eux et le parti nazi ne lui déplaisait pas, c'était de l'ordre qui arrivait, et qui met de l'ordre dans le désordre ne peut être mauvais bougre, alors qu'on laisse la politique aux politiciens, les citoyens de la trempe de Thaddäus, bon père, bon patriote, n'avaient rien à craindre. Très habile en affaires, on ne l'avait jamais entendu se plaindre des Juifs, il était même fier d'être capable de les rouler et pourtant, un jour, il avait rejoint le courant haineux du temps, ce qui avait déplu à Kunigunde qui, chaque fois qu'elle se regardait dans le miroir rococo légué par sa mère, y voyait le reflet d'Esther, sa grand-mère maternelle, dont elle n'osait plus dire qu'elle était juive de naissance.

À la longue, les critiques, d'une ironie féroce, émises par Mutter à l'encontre de Hitler avaient irrité Heinrich Honorius et le garçon, ayant appris à placer le bien de la patrie au-dessus du respect dû

à sa mère, s'en était ouvert à son chef qu'il prenait pour son directeur de conscience. Mais Kunigunde ne craignait nullement ce gringalet, l'ayant connu dans les langes, ce qui n'avait pas empêché l'ancien bébé de lui passer une semonce, interprétée par elle comme une *déculottée*.

On ne saura jamais ce qui est vraiment arrivé, mais à partir de ce moment elle devait réaliser que, si on s'attaquait à elle de si sournoise façon, cela signifiait que plus rien ne tournait rond dans son pays. Paul von Hindenburg était mort et tout le monde s'aplatissait devant ce bateleur qui vantait le peuple germain avec l'assurance d'un charcutier vendant ses saucisses à la criée. Et ce clown savait s'attirer la sympathie du peuple puisque, même son mari, qui avait de la jugeote pourtant, voyait dans l'avènement de Hitler un événement bénéfique : l'Allemagne serait défendue, le peuple allemand retrouverait sa dignité, tandis que Kunigunde présentait un malheur que personne n'avait l'air de discerner. Elle en percevait des signes avant-coureurs même, pensait-elle sans dire : sur une basse branche de bouleau, une huppe l'avait fixée ostensiblement ; un matin, un paysan des environs, à qui elle avait recommandé de garder la chose pour lui, avait aperçu des langues rouges danser avec l'aurore et, dès le zénith, des champs de blé s'étaient enflammés, cela s'était passé aux portes du village. Deux mois plus tard, des martinets s'étaient battus jusqu'à la mort au-dessus de l'étang des Elfes. Partout, elle percevait des tremblements de peur, ou une confiance aveugle tout autant déroutante. Était-elle en train de devenir

romantique, sentimentale, voyante peut-être ? Elle s'agaçait de voir son fils filant au pas de l'oie vers son destin de surhomme aryen, ricanait-elle à son insu. Elle quitterait le pays : seuls les imbéciles font confiance au brouillard, pensait-elle sans pour autant le clamer, de crainte qu'on ne lui reproche de saper le moral de la nation. Elle avait compris que la mode était plutôt à l'étêtement des pytho-nisses.

Peu après l'élection de Hitler à la Chancellerie, elle avait envoyé sa fille en Suisse, dans une de ces *finishing schools* qui faisaient la réputation du pays, pour la reposer, lui avait-elle affirmé, de tous ces augustes à croix gammées qui braillaient des bonnes paroles dans la rue. Elle ne s'était pas attendue à la suite, comme quoi dans l'épreuve des miracles parfois se produisent : une demande en mariage était parvenue de Suisse. Le frère cadet de la directrice du pensionnat, amoureuxment, demandait la main de Heide, pour le plus grand soulagement de Kunigunde qui en voulait aux nazis de lui avoir déformé son garçon et, avec lui, toute cette jeunesse qu'elle avait vue grandir. On était en 1935, des faits graves se murmuraient d'une oreille à l'autre. Mutter avait compris que désormais elle devrait se méfier même de la chemise qu'elle portait. L'air exhalait une germination nouvelle, on excitait à la haine pour la haine : des foules médusées avalaient ces paroles comme une hostie et, tandis que des gens disparaissaient, on percevait clairement l'extase sur les visages hypnotisés de la multitude.

Durant l'automne de cette année, Kunigunde était arrivée en Suisse et, soucieuse de ne pas importuner le jeune couple, avait pris une chambre dans une pension. Un an plus tard, tandis que Heide était sur le point d'accoucher, Eugène, son beau-fils, l'avait invitée à s'installer chez eux, il y avait bien assez de place dans la demeure et une fille a besoin que sa mère lui transmette son savoir dans ces instants précieux où elle a la chance de donner la vie, avait-il affirmé, lui qui, ayant perdu ses parents alors qu'il avait une vingtaine d'années, savait mener sa barque.

Kunigunde avait écrit à son mari pour lui dire sa quasi-certitude que Hitler et ses sbires feraient le malheur du pays : tout était devenu trop singulier, elle ne reconnaissait plus rien, elle qui, avant son mariage, avait vécu pas mal d'années en Angleterre puis en France ne parvenait plus à s'accommoder de cette odeur qui montait chaque jour davantage et annonçait une grande gabegie à venir. Une machine monstrueuse s'était déjà mise en place ; une sorte de complot de l'ombre, fomenté jour après jour par d'habiles faiseurs, avait volé l'âme de son fils. Nantie d'un sens aigu de l'observation, elle s'était sentie condamnée à fermer les yeux, à ne rien tenter de comprendre même, tandis que tout au fond d'elle quelque chose l'avertissait qu'il était trop tard déjà : le Führer étant Celui par qui tout arriverait, il n'y avait pour elle plus de place dans ce pays, à moins qu'on ne lui couse la bouche, mais exiger ce genre d'opération aurait fait mauvaise impression. Y rester aurait augmenté ses chances de se retrouver

« disparue » à son tour. Pourquoi se faire avoir quand on peut prévoir ?

Elle avait préféré l'exil, seule réponse à donner à qui chercherait à savoir pourquoi une mère laissait au pays son fils qui n'avait pas encore atteint sa majorité ; elle, qui parlait plusieurs langues, aurait été incapable d'adopter cette conviction : « Right or wrong, my country. »

La haine qu'elle éprouvait pour Hitler déformait tout, voilà ce que sa fille avait pensé de Mutter, refusant d'admettre cet abandon à cause de quelques mots dits de travers, mais Heide avait perdu rapidement le sens de la réalité allemande et, sa mère, en femme autoritaire, s'étant mise à peser lourdement sur sa vie, l'idée d'un audacieux lui infligeant une *déculottée* – était-ce en vrai une raclée ? – l'avait plutôt amusée et n'avait pas entravé l'admiration pleine d'affection et d'indulgence qu'elle avait toujours vouée à son frère, même si elle n'avait jamais apprécié l'arrogance des camarades à croix gammées qu'elle avait vus graviter autour de lui.

Après la guerre, lorsque des frissons de honte provoqués par la découverte des camps se mêleront à l'amertume de la défaite, elle ressentira de la fierté pour l'acuité et le flair de sa mère, morte peu après la capitulation de l'Allemagne, comme si, au lieu de triompher parce qu'elle avait eu raison, c'était la consternation qui avait emporté Kunigunde. Cette disparition éviterait une explication entre la mère et le fils – pour autant qu'il revînt de la guerre, ce

qui n'était pas certain. Vers quoi la débâcle l'avait-elle poussé ? En dépit de toutes sortes d'images qui faisaient trembler, Heide continuait à imaginer son frère en homme qui avait traversé toute cette guerre sans participer aux monstruosité dont on chargeait les vaincus, lui changé en fétu de paille poussé par les vents, porté ou déporté par les eaux, ou disparu en elles. Rien n'altérerait la tendresse vouée à ce frère ni l'opinion qu'elle s'était faite de lui.

Tandis que se reconstruisait l'Europe, on pensera que si Mutter avait été critiquée pour avoir fui son pays, c'était que personne n'avait pris la peine de se demander ce qui se cachait derrière ce terme de *déculottée*. Des années où elle avait gagné sa vie en femme indépendante, elle avait conservé l'habitude d'avoir toujours raison et, de son éducation, la certitude que celui qui ne s'incline pas devant les cheveux blancs est une âme perdue. Lorsque le jeune supérieur de son fils s'était présenté à elle, elle l'avait traité en chefaillon scout et, quand il lui avait reproché de corrompre la jeunesse allemande, elle n'y avait vu qu'une explosion tardive d'acné. La situation s'était rapidement dégradée quand elle avait compris qu'il s'agissait d'une expédition punitive, d'où l'humiliation ressentie. Sa raison était incapable d'appréhender la croyance de toute cette jeunesse dans les promesses d'un Reich éternel. « Idioties imaginées par un idiot pour des idiots », avait-elle murmuré entre ses dents serrées, en essayant une larme, au moment où elle était montée dans le train qui l'emmenait hors de son pays. Dans ses bagages, protégé par des lainages, elle avait placé le miroir rococo qu'elle créditait du

pouvoir de refléter les choses dans leur vérité. La naissance de ses enfants avait développé en elle le désir de s'enraciner profondément et, en partant, elle le reniait puisqu'elle avait liquidé sa maison à bas prix, dernier bien de l'héritage parental, le reste ayant été avalé par la crise. Elle remarquait que, en sa mi-cinquantaine, au lieu de penser *on sait ce qu'on quitte, on ne sait pas ce qu'on va trouver*, un cliché rassurant, elle constatait, effarée : *je ne sais pas ce que je quitte mais je sais ce que je vais trouver*. Curieuse conclusion puisque, à ce moment-là, elle ignorait qu'elle parviendrait à obtenir un hébergement chez sa fille, mais, pensait-elle, quand elle n'aurait plus d'argent, elle se placerait comme gouvernante chez des gens riches. Il y avait en elle un entêtement qu'elle ressentait à la manière d'une force, c'était un état de résistance qui venait du fond des âges quand ses lointaines ancêtres éprouvaient l'irrésistible nécessité de sauver la nichée envers et contre tout.

Le train s'était mis en marche, plus lentement que d'habitude, lui avait-il paru. Il avait parcouru quelques kilomètres pour s'immobiliser en rase campagne et laisser passer un convoi spécial, un de ces fleurons de l'empire annoncé. Quelque chose en elle l'avait avertie que ce tas de ferraille sophistiqué transbahutait le fauteur de langue et ses amis. Elle enrageait : voilà que, à son insu, on la forçait à s'incliner devant celui qui avait corrompu son fils ! Mais aussi quels moyens aurait-elle eus de le contrer ?

Alors, la clef de la déculottée ? Pourquoi emprunter au français ce mot fleurant la Comtesse de Ségur ? Pourquoi Mutter n'avait-elle jamais

utilisé de terme approprié dans sa langue ? Peut-être l'avait-elle choisi pour désigner la perte de ses illusions et laisser deviner à qui comprendrait ce que, à travers le non-dit, chacun ou chacune entendrait : orgueil blessé, coups, insultes, menaces de mort, mais elle avait été bien plus choquée de réaliser que, dans ce système, un enfant pouvait sacrifier sa mère s'il estimait qu'elle compromettrait l'intérêt de la patrie. De la Grande Guerre elle avait retenu que l'héroïsme se transformait souvent en danse macabre. Et cette jeunesse aux cheveux blond blé, qui déjà entonnait des chants de victoire, ne devinait-elle pas la marche funèbre enkystée sous le ceinturon ? Aux reproches de pessimisme, Mutter avait rétorqué que les idées, développées depuis la prise du pouvoir, tenaient du délire : elle n'était pas la seule à l'avoir compris, elle avait constaté des disparitions mystérieuses, elle savait interpréter les signes, elle !

Les raisons qui ont poussé Mutter hors de son pays ont pu être reconstituées grâce à un échange de lettres, écrites à la gothique, entre elle et son mari resté au pays, et cette correspondance, de 1935 à 1936, retrouvée dans un carton à chapeau datant de la même époque, a été découverte au moment de débarrasser la maison de Heide, après sa mort, un peu avant l'an deux mille. Kunigunde avait fait une copie de chaque missive adressée à ce qui lui avait « servi de mari », avait-elle précisé sur la bande de papier qui entourait ce courrier. Au bas de la dernière lettre reçue, ce post-scriptum de Thaddäus : inutile qu'elle songe à revenir un jour au pays, c'était

hors de question, kakfif même (*kommt auf keinen Fall in Frage*) – il lui plaisait de reprendre cette expression à la mode, utilisée par son correspondant de Berlin quand il refusait ses listes de prix, pour faire assavoir à Kunigunde qu'il venait de rencontrer une femme qui, comme lui, pensait que Hitler allait sortir l'Allemagne de l'ornière où le Traité de Versailles l'avait jetée. Si à Berlin, où les gens étaient plus vifs qu'ailleurs, on acclamait Hitler, alors pourquoi pas lui? modeste personnalité du monde commercial, moins cultivée que Kunigunde, il le reconnaissait volontiers. À cela, elle avait répliqué par un télégramme en français, pour lui remémorer que, à Berlin, cette langue y avait été celle de la culture aussi: BÉNIS SOIENT LES JOYEUX CAR ILS NE SOUFFRIRONT POINT!

Et toc!

Cette expression, Heide l'utilisera souvent après la mort de sa mère, chaque fois qu'elle sera certaine d'avoir raison, elle la prononcera avec jubilation même, comme une mise en évidence signalée par un point d'orgue.

C'est du moins ce qu'elle dira lorsque Marc, son fils, lui présentera Léa bien des années plus tard.

L'IMAGE de l'oncle, en fétu de paille emporté par les fleuves russes ou dérivant en Mer du Nord, avait surpris Léa le jour où elle l'avait rencontré pour la première fois. Il approchait les deux mètres et représentait à ses yeux le prototype même du bel aryen vanté par la propagande nazie : longiligne, musclé, il semblait, de son œil clair, voir les choses de haut. Mais cette image de dérive l'avait encore plus étonnée quand elle avait entendu Heide dire, en assourdissant avec habileté la dentale sonore, qu'il était rentré tout tortu, quel tomme, dans sa jeunesse c'était un frai foutre te guerre !

Alors, qui était-il vraiment ? (Mars en fétu téfétu ?)

À cinquante ans, et malgré son œil de verre et sa jambe raide, il y avait en lui une élégance innée qui lui donnait une allure de seigneur. Même un

geste ordinaire, comme ouvrir une boîte en argent pour en tirer une sèche à un sou la pièce, introduite ensuite avec distinction dans un fume-cigarette, ne passait pas inaperçu. Elle admirait ses mains, d'une finesse remarquable, des mains de pianiste faites pour se jouer des octaves, et, quand il saisissait la sienne pour l'effleurer de ses lèvres, il le faisait avec tant de naturel qu'elle cherchait mentalement une caméra en train d'imprimer la scène sur de la pellicule.

La communication entre eux restait superficielle à cause de leur méconnaissance réciproque de la langue de l'autre. Marc s'amusait de l'admiration de Léa pour la gestuelle de l'oncle, il traduisait si cela s'avérait nécessaire et, dans le creux de l'oreille, lui glissait que le débat était d'une affligeante banalité, comme si ne comptaient plus désormais que la manière de rouler sur les routes, trouver des astuces pour éviter les bouchons ou bien chercher un distributeur de cigarettes à proximité d'une station où l'essence était moins chère qu'ailleurs. La société de consommation, que célébraient ceux qui avaient connu les privations, induisait un art de mettre les pieds dans l'inutile et de les y remuer jusqu'à l'apparition d'une sensation de bien-être. Et il y en avait pour tout le monde, allez, et ce n'était pas le travail qui manquait, les patrons venaient racoler la main-d'œuvre à domicile...

Quand, rendant visite à sa sœur, Heinrich Honorius arrivait au volant de sa Coccinelle, Heide l'appelait, comme ses enfants en avaient pris

l'habitude, Onkelhaha, ce qui l'amusait, lui, Hannah, sa femme, et déclenchait des gloussements narquois chez leur fils unique, le pauvre Peter qui, à la suite d'une méningite, accusait des retards dans maints domaines. Les parents avaient beaucoup de peine à admettre cela et articulaient des mots comme: enfant terrible, un vrai *Struwwelpeter*. Ils utilisaient ce terme rien qu'entre eux, on le moquait assez comme ça!

— C'est vrai qu'il est terrible, il n'écoute pas, il fait ce qui lui plaît selon son envie du moment, non mais, regardez-le, regardez-moi ça, il finit tous les verres, il est terr-rible... disait Heide en ne refrénant pas un petit rire qui laissait transparaître, pourtant, qu'elle était choquée par ce gamin imperméable à toute forme d'éducation, et Dieu sait si, avec Mutter, cette chose-là avait compté!

— Trop même!

Ces paroles, lâchées d'un ton sec, résonnaient encore aux oreilles de Léa qui, revoyant la scène, devait réaliser, des années plus tard, qu'elle se situait lors de sa dernière rencontre avec Onkelhaha. On était à la fin des années soixante, il revenait d'Espagne, avec sa femme et l'impossible Peter, où toute la famille s'était régalée de tortillas et de cervoises, parce que les Allemands avec leur penchant pour la pomme de terre et la bière pouvaient faire une consommation immodérée de ces nourritures simples, saines, savoureuses, là-bas elles ne coûtaient rien: le cousin allait sur ses dix-huit ans, mais quel souci ne leur avait-il pas donné durant toutes ces... pouvait-on encore appeler ça

des vacances? En plus des bêtises répétées du garçon, ils avaient acquis la certitude qu'il ferait peu de chose de sa vie, ne deviendrait pas l'ingénieur dont ils avaient rêvé, on ne pourrait jamais lui confier une pompe à essence, même à côté des colonnes il oublierait d'éteindre sa cigarette! Pour l'instant, il poussait des chariots dans un supermarché, aidait au déchargement des cageots de légumes, approvisionnait les rayons, sous l'œil d'un chef, sinon il aurait été capable de placer le beurre juste à côté du pain...

Au sujet de Peter, il ne s'en disait jamais assez.

Lors de cette ultime rencontre, Léa avait entendu Onkelhaha parler politique et avait tout compris – ce qui lui avait valu des compliments. À la fin du repas, elle s'était demandé si c'était bien la peine d'avoir tant progressé dans la langue pour saisir ce qui s'était dit en dehors des conventions d'usage, telles ces félicitations adressées à la maîtresse de maison, dont on trouvait des modèles dans les méthodes modernes pour débutants : *oh, was für eine Überraschung! Ach, ist das schön!* Toutes les formes y étaient : on avait servi du sauternes et du pommard pour marquer l'anniversaire de Heide qui, depuis qu'elle vivait en Suisse romande, appréciait le goût de son mari pour les grands vins français ainsi que l'habitude de parler à table et même, parfois, de confronter différents points de vue, ce qui était contraire à la tradition transmise par Mutter : on mangeait en silence, on parlait après, les enfants ne s'exprimaient pas. Ensuite, on avait passé à un autre niveau de langue, on avait

même atteint une vitesse inconnue des méthodes scolaires. Léa, en dépit de ses notions lacunaires de l'Allemagne, des Allemands, de la langue et de la guerre, avait toutefois compris que l'oncle n'avait été ni boulanger ni brancardier.

Elle l'avait surtout entendu vitupérer les manigances à l'encontre du chancelier Kiesinger, un membre éminent de la CDU, qui avait accédé à ce poste par la voie des élections : voulait-on briser la réconciliation de l'Allemagne avec les pays du bloc de l'Ouest à force d'évoquer ce passé que tout le monde regrettait maintenant ? Derrière tout cela, il y avait les menées des communistes, les Russes voulaient faire main basse sur le pays tout entier ! Et ce Kiesinger, c'était Kurt Georg, un homme qu'il avait connu dans sa jeunesse, un Allemand du Sud... comme lui... alors...

— Alors ce sont les mêmes avec une autre casquette !

Cette pointe acérée, lancée par Marc, avait fait s'écraser la discussion. Il avait prévenu Léa que, de temps en temps, surtout quand il avait un peu trop bu, l'oncle se livrait à ses nostalgies. Lui-même se rappelait avec amertume son dernier séjour en Allemagne, lorsqu'il s'était retrouvé face à d'anciens SS, invités par l'oncle pour le week-end. Tandis que la consommation de schnaps s'était intensifiée, Marc avait clairement entendu ces vieux nazis affirmer que, du temps passé, on pouvait surtout reprocher à Hitler d'avoir perdu la guerre... Pas d'autres regrets... Les meurtres en masse de civils n'entraient pas en ligne de compte : *Krieg ist Krieg!* Les Ivan clouaient les enfants aux portes des fermes, est-ce

que c'était un mal moindre ou un mal pire ? Sur les champs de bataille, tous avaient compris que l'horreur n'était pas quantifiable et que le meilleur des hommes était tout juste bon à être pendu, sinon il restait la désertion mais ils avaient, hélas, cru à la victoire : celui qui n'avait pas confiance en sa patrie n'était qu'un malheureux. Il s'en était certainement dit plus ensuite, parce que les ex-SS s'étaient enfermés pour se livrer, entre eux, à leurs évocations en les accompagnant de schnaps, *viel zuviel*. Marc avait eu le sentiment que le temps révolu se confondait avec leur jeunesse pleine de vigueur et de certitudes et survivait dans les mémoires avec une étiquette rassurante : ils avaient donné ce qu'ils avaient cru être le meilleur d'eux-mêmes et n'avaient reçu que de la réprobation en échange. Pour apprécier le présent, ils avaient besoin de ne pas déprécier leur passé. Ils avaient été assez trompés comme ça !

Puis Marc n'avait plus voulu retourner dans le pays d'origine de sa mère : ces nazis sans regrets l'avaient par trop indisposé. Heide disait qu'il fallait oublier tout cela pour permettre à la vie ordinaire de prendre le dessus. Pouvait-on reprocher aux Allemands nés dans les mêmes années que son frère d'avoir brûlé leur jeunesse pour une utopie, d'avoir cru aux promesses fallacieuses d'adultes détenteurs du savoir, d'avoir attribué à Hitler des pouvoirs qu'il n'avait pas ? Il avait été catégorique : il y avait des choses à ne pas banaliser, puis il avouera son admiration pour cette jeune Allemande, Beate Klarsfeld, qui avait giflé Kiesinger. Heide s'était mise à pleurer, demandant

pourquoi on mettait tous les Allemands dans le même sac. S'ils avaient été aussi mauvais que ça est-ce que de Gaulle aurait signé avec Adenauer un traité d'Amitié ?

Ensuite Marc avait décidé de se taire sur le sujet parce qu'il comprenait sa mère dans cette façon qu'elle avait d'idéaliser son frère, tout ce qui lui restait alors de famille au pays de sa naissance; plutôt que de l'imaginer en bourreau, elle avait préféré faire de lui un boulanger ou un brancardier, deux fonctions qui lui paraissaient essentielles pour la bonne marche d'une troupe.

Cette perception angélique de faits graves, restés dans l'ombre par le mutisme de l'oncle, avait poussé Marc, à d'autres occasions, à utiliser l'ironie envers sa mère pour lui faire comprendre que la guerre était une chose, les soldats en plomb une autre, les gamins modernes ne jouant plus avec ça mais avec des répliques en toc de mitraillettes. À la même époque, Marc venait de s'engager dans les mouvements du pacifisme qui demandaient à cor et à cri que l'on cessât de mettre de tels objets entre les mains des enfants. Les adultes ne s'amusaient-ils pas suffisamment avec des fusées sol-sol, sol-air, toutes espèces de pétards qui, avec un stock important de jouets atomiques, menaçaient d'anéantir la vie sur terre ?

Dans le fond, toutes ces discussions auraient fini aux oubliettes, comme d'autres – sur la durée d'une vie, il se dit et se répète tant de choses qui filent en graines ailées pour se dissoudre sans suite dans l'air –, s'il n'y avait eu la mort d'Onkelhaha, et

celle des autres, ainsi que la découverte, encore et encore, que les actes perpétrés par les nazis avaient été d'une cruauté au-delà de toute imagination.

Léa n'avait jamais oublié ce professeur de biologie: revêtu de la toge officielle, il n'avait pas craint d'affirmer ses certitudes darwinistes à une époque où l'enseignement était encore pris dans un christianisme confit qui voyait en chaque être humain un descendant d'Abraham. Il était convaincu qu'une fatalité pesait sur l'homo sapiens depuis que ses lointains ancêtres avaient eu l'idée, en se dressant sur leurs pattes de derrière, de saisir des bâtons et des pierres pour taper et tuer. Comment échapper à la nécessité du meurtre dans de telles conditions?

Quelques mois après cette dernière rencontre, les nouvelles venues d'Allemagne avaient assombri le moral de Heide: son frère allait mal, très mal, ne dormait plus, toussait, avait arrêté la cigarette, ce qui avait eu pour effet d'accroître la toux. Hannah parlait d'une excessive nervosité, de soucis causés par leur *Struwelpeter* maison, ce sale gamin s'était de nouveau fait virer de son boulot, il en avait immédiatement retrouvé un autre parce que la situation économique était bonne mais jusqu'à quand? Cette conjoncture étonnante ne durerait pas toute une vie. Et puis il y avait chez Onkelhaha de la tristesse à cause de la démission de Kiesinger, la gauche gagnait du terrain, ça c'était mauvais pour le moral d'un malade qui, s'affaiblissant chaque jour davantage, n'avait plus la force de se lever pour aller travailler. Un carcinome diagnostiqué dans les poumons s'était

étalé dans la colonne vertébrale, c'était cela sa vie désormais. Il avait trop fumé de ces clous de cercueil, jusqu'à soixante par jour, avait-il reconnu, l'habitude avait été prise pendant la guerre pour tromper la faim et tout le monde avait fait ça sauf quelques flegmatiques au tempérament peu réactif; il en avait rencontré quelques-uns qui s'étaient comportés de la même façon que des fonctionnaires tatillons: en pleine débâcle, il les avait entendus clamer qu'un principe restait un principe. Il s'en était amusé chaque fois qu'il y avait repensé même si, depuis ce temps lointain, tout avait été chamboulé: les mœurs, les frontières, la manière de gagner l'argent et de le dépenser.

Et puis un jour, l'annonce du décès est arrivée. Même si elle s'y attendait, Heide en avait été meurtrie. Pour elle, c'était son désir de retourner un jour en Allemagne qui avait largué les amarres. Quelques mois plus tard, on apprenait que Peter avait fait un enfant à une fille et allait se marier.

On était au début des années septante... Halte-là! Chez Heide on n'utiliserait jamais de provincialismes, compris? On parlerait le français de France, elle n'avait pas pris la peine d'apprendre cette langue que Kunigunde plaçait très haut pour tolérer des septante et des huitante, comme elle refusait d'entendre parler de ces benêts transformés en bobets.

On était au début des années soixante-dix et cette décennie sera marquée par des naissances: une fille chez Peter, une autre chez Marc et Léa, un garçon et une fille quatre ans plus tard pour Nadia, la fille de Heide, et son mari Reto. Une belle

période pour elle : ces bébés lui rappelaient sa jeunesse sans les peines ni les soucis, ils annonçaient la continuité. Elle en oubliait de vieillir.

Hannah venait de temps en temps trouver Heide qui, un jour, avait dénoté une expression complexe sur le visage de sa belle-sœur : elle y avait vu une crispation semblable à une peau de souffrance battant derrière les tempes, elle aurait juré qu'un masque camouflait l'anxiété d'un autre état, tout en trahissant les distorsions d'une douleur que seules les personnes proches d'elles étaient capables de deviner. Elle avait aussi perçu le frémissement de la compassion et du regret à l'évocation de la fille de Peter, la petite Jutta. Il avait fallu un certain temps pour faire sortir le mot qui ne devait pas être dit, articulé par des lèvres tremblantes, émis d'une voix mécanique presque : si Heinrich était encore là tout paraîtrait moins terrifiant mais que penserait-il de moi, sa survivante, en me voyant si dé... désemparée... Ensuite, toutes les gangues de protection avaient lâché et les mots des maux avaient jailli à la surface, portés par une salive amère : Jut... la fille de Pet... atteinte de déb-débil... heu... Et comme un malheur ne vient jamais seul, elle compléta le tableau en avouant que, de sa mère, la petite avait hérité une maladie congénitale, une affaire de ganglions, un processus invasif et handicapant à la longue...

Heide, rapportant plus tard la chose à ses enfants, avait émis un petit rire qui mêlait sympathie et constat : elle s'était bien doutée qu'aucune femme ne se serait entichée de Peter à

moins d'avoir elle-même un défaut de fabrication. Elle en appréciait d'autant plus sa descendance à elle, magnifique, éclatante de santé, une vraie réussite. Son frère n'était plus là pour voir cette catastrophe, une déception supplémentaire lui serait épargnée, parce que, disait-elle avec l'assurance d'une matriarche, une descendance allait plus loin que la simple procréation : c'était un mouvement qui appartenait au grand flux humain amorcé depuis le fond des âges, un morceau de soi emporté par le temps et poussé par lui, ou encore le souffle de la vie porté par des courants d'amour et de lumière. Tout en refusant d'accepter la mort de son frère, elle persistait à croire qu'une descendance pouvait corriger la tragédie d'une destinée. Participer activement à la continuité était bien plus sérieux que de se retrouver présidente du Club des oies et des poules d'une région fière de ses élevages : elle ne pouvait s'empêcher d'évoquer la personnalité de cette cousine côté père, mariée en Alsace et française désormais, dont les lettres débordantes d'affection caquetaient bruyamment sur sa fonction tout en dégageant une odeur de poulailler ! « Insupportables boniments de bréhaïne, disait-elle d'un ton sarcastique de manière que chacun comprenne la force de sa croyance et l'intensité de sa réprobation. »

Léa imaginait que Heide s'accordait une sorte de satisfecit, un petit bricolage qui lui permettait de colmater les déceptions quotidiennes ou de compenser la méconnaissance du rôle des femmes dans leur apport à ce grand flux, cette idée éprouvée par elle comme une évidence. De sa jeunesse

allemande, elle se souvenait de la glorification des ventres producteurs de chair à canon. Présentées comme cela, en période de paix, ces constatations paraissaient cyniques – surtout dans des années où l'on entendait parler de manifestations pacifistes, renvoyées par les journaux télévisés, qui déboulaient dans les grandes villes d'Europe occidentale, sans oublier ces cortèges de femmes clamant que leur corps leur appartenait. Mais de tout ce que Heide avait enregistré avant de changer de passeport, il lui était resté l'âpreté de mots se résolvant en amertume. Sa mémoire avait retenu l'écoeurement de ses aïeules envers le conditionnement auquel elles étaient soumises et elle, dès ses plus jeunes années, avait clairement perçu la partition fredonnée sur l'air du temps : les Allemandes devaient travailler pour la patrie, produire des garçons au pas de charge et les élever à la hussarde.

Même si les *Stollen* de Kunigunde étaient exquis, le bon vieux temps n'avait rien d'aimable.

LES ÉVÉNEMENTS ont vraiment débuté au milieu des années quatre-vingt. Ils ont commencé au rythme du pas de l'âne, pour s'emballer au cours de la décennie suivante.

Il y a eu les étranges symptômes chez la petite Magali, la fille de Nadia : maux de tête inexplicables, pertes d'équilibre, c'était anormal chez une fillette de cinq ans. Quand on a mis le mot sur l'origine de ces bizarreries, on s'est retrouvé nez à nez avec la barbarie : can... quoi ? c... c... c... sr ? Le diagnostic, tombé lourdement, s'effiloçait en borborygmes, coupant le souffle à l'entourage : incroyable, tout simplement incroyable... un hasard qui n'arrive qu'aux autres dans des pays lointains, à des enfants grandis au bord des houillères ou victimes de guerres, de malnutrition, mais pas à Magali, arrière-petite-fille de Thaddäus et de Kunigunde Sidonia, dite Mutter, petite-fille de Heide et d'Eugène, petite-nièce de Haha.

Cinq ans et neuf mois, est-ce un âge pour tomber malade ?

Peu avant ce diagnostic, le mari de Heide s'en était allé, mais, avait-on murmuré, ce départ respectait l'ordre des choses, il avait plus d'années, une dizaine de plus, que sa femme, et deux tiers de siècle de plus que Magali. Même si le chagrin était immense, ce départ obéissait au mouvement du grand flux humain, ce dada de Heide qui laissera entendre que, quel que soit l'âge, le départ de celui avec qui on a partagé sa vie est une amputation. La maladie de sa petite-fille entravait sa peine ou son espoir à cause de l'incertitude de l'avenir : si elle se forçait à croire en sa guérison, elle redoutait une déception abyssale ; si elle imaginait le pire, elle anticipait la douleur. C'était la première fois qu'elle se trouvait face à une situation grave. À certaines paroles, marmonnées tandis qu'elle mâchonnait la galette des rois tout en se demandant s'il ne s'agissait pas du gâteau des morts, Marc et Léa auraient juré qu'elle en voulait à Eugène d'être parti à la manière d'un quidam se barrant d'un salon où l'on s'ennuie. Il avait emporté avec lui ses certitudes de protecteur familial, son goût de la bonne chère et des grands vins, il était parti à quelques semaines des premiers énoncés d'un diagnostic trop lourd pour une fillette. « On n'étalera pas le mot dans toute sa cruauté, avait proposé Heide, si mon cher mari était encore en vie on ne le désignerait que par ses deux premières lettres ca, j'admets qu'on parle de la maladie mais on lui attribuera le nom de barbarome. » C'était suffisamment rude pour dénommer une tumeur dont le nom scientifique était accompagné, dans ces années-là, de lacunes et de bafouillages aussi,

de hum... heu... hum... radi-radiothérapie seulement, médi-médica-médicaments orphelins, iss-issu improbable.

On en bégayait d'incrédulité.

Trois ans plus tard, on enlevait à Marc une vilaine tache sur la peau, pour laquelle il n'y avait pas d'autre traitement que l'ablation, donc sans suite, avait pensé Heide qui se souvenait en chancelant presque combien elle avait été surprise et choquée chaque fois qu'elle avait constaté à quel point la peau de son petit garçon, si blanche, si fine, s'empourprait pour se charger de cloques peu après, malgré toutes les applications de crèmes. Elle l'avait toujours bien couvert pourtant mais, sous le soleil de l'été, l'enfant qui jouait ne pouvait s'empêcher de retrousser ses manches, de relever ses pantalons.

En fin de compte, la cicatrisation avait renvoyé aux oubliettes la tache et sa menace. Qu'on ait le sens de l'abstraction ou non, au final on ne croit que ce qu'on voit... C'était pareil avec Magali. Elle semblait guérie après plusieurs opérations et séances de radiothérapie. Elle resterait petite, déformée par les traitements qui avaient brûlé, et c'était irréversible, des cellules déterminantes pour son développement mais, elle était scolarisée, et ça c'était un beau résultat, estimaient les parents. L'oubli nourrissait l'espoir. On voulait croire à l'infini progrès de la médecine, à toutes les découvertes quotidiennes, à celles à venir, que chacun projetait à sa façon jusque dans un futur interstellaire.

Être po-si-tif, voilà une bonne attitude, la seule qui mène à la victoire sur soi, entendait-on. Paroles murmurées, clamées, répétées.

Soyons positifs, répétaient parents, ascendants et collatéraux.

D'Allemagne, on a su que Peter avait divorcé. Hannah n'avait jamais osé reconnaître qu'il s'était fait jeter ou, plutôt, débarrasser comme un objet encombrant. Puis elle avait bredouillé longtemps avant d'avouer que son fils, heu, vivait avec une... une... personne... une... une créature qui avait bien trente ans de plus que lui. Il avait démissionné de son travail, passait ses journées à boire de la bière, accompagnée de chips et cacahouètes salées, devant la télévision. Sa mère avait tenté de lui faire comprendre l'incongruité de la situation mais Peter l'avait regardée fixement, avait porté sa canette à la bouche et poussé un ou deux rots, pour exprimer son rejet du monde qu'on lui avait fait. Hannah s'entraînait à l'indifférence pour éviter de laisser paraître la colère qu'elle ressentait au fond de ses tripes, mais elle n'y parvenait pas toujours. Elle avait cessé de lui reprocher de ne pas voir plus loin que le bout de son nez, qu'il avait court et légèrement retroussé. Combiné à ses joues rebondies et à son menton désormais triplé, l'appendice nasal lui donnait l'air d'un personnage de caricature. Cela paraissait inné même, comme si avait préexisté en lui la possibilité de prendre l'apparence de ce qu'il était devenu. Une fois, Hannah lui avait demandé ce qu'il aurait pensé si elle s'était mise en ménage avec un

galopin de son âge, un petit gigolo qui lui aurait mangé ses économies vite fait, mais des étternuements d'allergie avaient surgi avec violence, évacuant sa frustration, transformant la remontrance en plaisanterie. Il avait haussé les épaules, avait bien ri, puis était retourné vers la télévision où il se passait des choses bien plus intéressantes que les sempiternelles lamentations maternelles, amen.

Hannah avait raconté tout cela à Heide, et des choses pires encore qu'elle n'osait pas formuler à voix haute, oui, elle, heu... disons qu'elle éprouvait une sorte de soulagement à se dire que devant sa télé Peter n'avait plus de collègues de travail pour le harceler de moqueries, malgré les évidentes démonstrations de bonne volonté de la part de ce pauvre garçon. Elle avait souffert de constater qu'il ratait tout, on l'aurait dit atteint de la pathologie de l'échec. En vivant ainsi, il avait peut-être trouvé le moyen d'échapper à ces désagréments. Elle s'était plainte en murmurant dans le creux de l'oreille, bribe par bribe. Hannah n'avait plus d'autre famille que Heide, plus quelques centaines de kilomètres et une frontière entre elles deux, ses frères avaient disparu dans la guerre, ses parents étaient morts de chagrin, les autres étaient encagés dans l'autre Allemagne, dite République démocratique, Heide connaissait tout cela, n'est-ce pas? alors pour oublier les incohérences de Peter, elle vivait dans le souvenir de Heinrich. Tout était allé trop vite, tout allait trop loin... Pour s'éviter des larmes en excès, elle n'osait plus penser à la petite Jutta en institution désormais et qui déjà ne reconnaissait plus sa *Oma* – hum, hum, avait pensé Heide, voilà

une familiarité que Kunigunde n'aurait jamais tolérée! Une transmission allait cesser, c'était contraire à la grande idée de Heide sur la continuité. Hannah était désolée de la décevoir, mais qu'y pouvait-elle? À l'origine du comportement de son fils, il y avait la méningite et ses séquelles. Sur le moment, les parents avaient fondu de reconnaissance et glorifié les progrès de la médecine. Ensuite aucun autre enfant ne leur était né.

« Hannah, pauvre Hannah, avait pensé Heide en raccrochant le téléphone, elle méritait mieux, vraiment. »

À partir des années quatre-vingt-dix, Léa se demandera si la faux de la camarade n'était pas restée coincée sur la souche allemande de la généalogie.

Le premier à s'en aller fut Peter.

Sa compagne l'avait trouvé inanimé devant son poste de télévision, une fin d'après-midi en rentrant du travail. Hannah avait rapporté la nouvelle en maîtrisant son chagrin : même si un curieux sens de l'inactivité avait soudain poussé son fils à faire la navette entre la télévision et le frigo pour s'y approvisionner en bières, il en prenait deux d'un coup pour économiser ses pas, prétendait-il, mais quarante-deux ans était un âge... ou plutôt n'était pas un âge pour mourir. Au filet d'amertume qui modifiait la voix de sa belle-sœur, Heide avait perçu une constatation navrée à la pensée que son fils, certainement mal accompagné, avait creusé lui-même sa tombe.

Ainsi s'éteignait la descendance de Heinrich Honorius.

Quelle gifle ! Et elle en voulait à sa belle-sœur de la lui infliger. On avait passé trop de choses à ce fils unique, on s'était servi de la méningite comme d'un oreiller de paresse : un garçon qui avait appris à lire, à écrire, à compter, aurait dû être capable d'assimiler quelques principes d'éducation. Ces mots en trop, prononcés au moment où Hannah se demandait pourquoi elle était frappée à ce point, les avaient éloignées l'une de l'autre pendant quelque temps. La douleur induit des comportements incontrôlables, avait dit l'une ou l'autre après avoir recommencé à composer le numéro du fil qui les reliait. Elles en étaient réduites à un arrangement de bernard-l'hermite : Heide était la seule famille de Hannah, et Hannah le dernier lien de Heide avec le pays de sa naissance.

Cette réconciliation est intervenue quand Clélia, la petite-fille de Heide, celle qui lui ressemblait tellement que Léa lui avait dit à quelques reprises qu'elle devait se sentir photocopiee, Clélia, la fille unique de Marc, venait d'être opérée d'un... heu, on lui avait enlevé un barbarome à elle aussi. Cette similitude frappante était-elle la cause de la dépression qui s'empara de Heide, au point qu'elle en arrivera à faire d'excessives consommations de psychotropes ? Quand on est septuagénaire, on est en droit d'escompter autre chose, elle se serait bien vue en matriarche cajolant sa descendance au lieu d'entendre ces barbarismes déferlant sur le cercle familial : opérations, radiothérapie, et ces mots se terminant par ome ! En vrai c'était une pollution qui mettait en danger ce

qu'elle avait engendré, rien d'autre... Et pourtant, elle vivait dans un pays hautement médicalisé et non dans la brousse africaine où les gens mouraient parce que médecines et médecins (dans le meilleur des cas) progressaient à des vitesses improbables sur les pistes, alors imaginer qu'une autre chair de la chair de sa chair, la deuxième du genre, allait se faire taillader, mutiler, amputer, charcuter pour être sacrifiée sur l'autel des barbaromes lui était insupportable tout simplement. Elle en voulait au monde entier de cette injustice, surtout qu'elle suivait tout cela par personne interposée alors qu'elle aurait souhaité s'entretenir de ces maladies avec un spécialiste, mais voilà, elle vivait à la campagne, ses enfants étaient devenus des citadins et ils y tenaient à leur béton, pas question qu'ils le laissent tomber même, pour rien au monde ils ne reviendraient au village de leur enfance dont les prés se recouvraient d'agarics champêtres dès le mois d'août. Et dans les bois tout proches, il y avait ces coulemelles si élégantes ou ces amanites vineuses d'un raffinement extrême. Avaient-ils oublié les repas d'antan et la mine réjouie de leur père lorsqu'il déposait sa récolte sur la table et en profitait pour leur dispenser une leçon de mycologie ? S'en souvenaient-ils au moins ?

Des craques ! Si au moins on avait pu lui raconter des craques, elle ne serait pas là à douter de ce qu'on lui débitait par téléphone et à redouter en même temps tout ce qui lui échappait puisqu'elle ne voyait rien. Elle se sentait glisser vers toutes sortes d'incohérences, se plaignait du manque

d'informations reçues, trop lacunaires, trop tardives. À cause de son âge, il lui était impossible d'effectuer le trajet en train, puis en bus jusqu'à l'hôpital, elle était devenue lourde, elle se sentait gauche, sa volonté avait fondu. On ne l'avertissait que lorsque tout était terminé. Elle protestait, elle n'avait pas l'habitude de geindre pourtant !

Mais si, mais si, lui renvoyait un écho qui venait du fond d'elle-même.

Léa lui avait expliqué que les passages difficiles de la maladie étaient des combats intimes, que sa fille avait besoin de rassembler ses forces, de se concentrer sur toutes sortes de choses invisibles, difficiles à formuler mais nécessaires si elle voulait l'emporter sur son mal. Clélia aimait la compagnie des jeunes de son âge, amateurs d'humour noir comme elle, et non celle d'une ascendance révoltée. Et quand elle ne riait pas avec eux, elle s'enfermait dans le silence ou la lecture, il lui arrivait aussi de s'oublier des heures durant dans la musique, toutes sortes de musiques. Léa s'était arrêtée dans ses explications, avait toussoté pour extirper de ses tripes cette formule peu heureuse, elle en fut consciente : sa fille subissait, voilà la vérité, elle-même et Marc étaient trop meurtris par ce développement pour avoir envie d'en parler.

Heide n'acceptait pas ces propos : elle se sentait concernée par la maladie de sa photocopie *bis ins Mark*, ou plutôt jusqu'à la moelle des os, rectifia-t-elle... curieux ces mots allemands qui surgissaient spontanément, preuve qu'elle était déphasée soudain. Elle vibrait d'angoisses et d'attentes creuses, avait l'impression qu'on lui cachait des

choses, espérait, attendait, demandait à son fils de s'exprimer en termes audibles et d'appeler un chat un chat. Marc disait que la jeunesse de Clélia était blessée, que son corps était entaillé et qu'elle devrait apprendre à vivre avec toutes sortes de transformations: pouvait-on lui en vouloir de ne pas souhaiter s'étaler sur les détails? Clélia traitait sa maladie en élément accessoire, en parenthèse, comme s'il s'était agi d'un passage dangereux à négocier maintenant et à oublier ensuite.

Heide n'en démordait pas: parce qu'elle vivait à la campagne, on la laissait tomber, si on refusait de lui communiquer des détails c'était pour lui dissimuler la vérité... pourtant elle avait le droit de la connaître, cette vérité, elle aurait pu donner des conseils, elle avait l'expérience de la vie, c'était là que se situait la raison d'être des ancêtres. Était-il vrai que Clélia portait une perruque? Et ses plaquettes, et son taux d'hémoglobine? Qu'on ait pitié de son angoisse, qu'au moins on apaise ses doutes! Ses jours étaient comptés, elle ne voulait pas mourir avec l'image que sa descendance tremblait sur ses bases. Il y avait eu Magali, et Clélia maintenant, Clélia qu'elle aimait beaucoup à cause de leur ressemblance peut-être, alors c'en était trop!

Mais qui donc aurait osé lui dire qu'elle devenait pathétique dans sa persévérance à exiger des réponses que les médecins eux-mêmes ne détenaient pas? Face à la maladie, Clélia partait gagnante. Le pessimisme? Bon pour les vieux, répondait-elle. Devant l'insistance butée de sa grand-mère en attente de confession, elle avait émis

le souhait de ne plus la rencontrer. À son âge, les prétextes ne manquaient pas.

Personne ne savait de quelle manière aborder la situation avec Heide : les nouvelles n'étaient jamais celles qu'elle attendait, les mots ne convenaient pas, ils étaient trop crus ou au contraire trop vagues. Un jour, Léa avait eu la maladresse de lui annoncer que les médecins en étaient réduits à faire ce qu'ils pouvaient compte tenu de la rareté du barbarome de Clélia. Heide en avait été meurtrie, oui meurtrie, elle en avait déduit qu'un complot fomenté par d'invisibles forces se tramait contre elle à travers ses petites-filles ; de plus ces complications assombrissaient son avenir déjà rétréci par l'âge. Qui pensait aux chocs induits par cette situation ?

Qu'allait-elle raconter à Hannah qui, archiviste de formation, avait le goût des détails ?

Hannah et moi, toutes deux frappées dans notre descendance. À ce point, est-ce possible ? Qu'est-ce qui nous permet d'y croire ? Qu'est-ce qui nous y prépare aussi ?

Elles en étaient arrivées, lors de leurs conversations téléphoniques, à regretter le temps où elles commentaient les bêtises de leurs rejetons.

Ces sottises nous rassuraient, avait dit Hannah qui gardait un vif souvenir d'une bouteille d'huile répandue par Peter sur le tapis du salon quelques minutes avant un départ en vacances.